

Je suis la sève et toi l'écorce,
Je fleuris et je monte au ciel.

LE PÊTE.

Moi, je suis la maison natale,
Enfant prodigue, où tu reviens !

L'ÂME.

Moi, je suis l'aube matinale
Qui l'éclaire, tu t'en souviens.

LE PÊTE.

Oui, ta lumière me pénètre
Et m'ouvre un horizon lointain.

L'ÂME.

Comme un soleil à la fenêtre,
Je t'apparais chaque matin.

LE PÊTE.

Sous l'herbe funèbre et sauvage,
O mon âme, tu me suivras !

L'ÂME.

Non, déjà j'aspire au rivage
Où les dieux me tendent leurs bras.

LE PÊTE.

Quand la maison tombe en ruine
La lampe qui brille s'éteint.

L'ÂME.

Je suis la lumière divine,
Je touche à tout, rien ne m'atteint.

LA CHANSON DU VITRIER.

DÉDIÉ A HOFFMANN.

Oh ! vitrier !

Je descendais la rue du Bac, j'écoutai — moi seul au milieu de tous ces passants qui allaient au but, — à l'or, à l'amour, à la vanité, — j'écoutai cette chanson pleine de larmes.

Oh ! vitrier !

C'était un homme de trente-cinq ans, grand, pâle, maigre, longs cheveux, barbe rousse : — Jésus-Christ et Paganini. Il allait d'une porte à une autre, levant ses yeux abattus. Il était quatre heures. Le soleil couchant seul se montrait aux fenêtres. Pas une voix d'en haut ne descendait comme la manne sur celui qui était en bas. « Il faudra donc mourir de faim, » murmura-t-il entre ses dents.

Oh ! vitrier !

« Quatre heures, poursuivit-il, et je n'ai pas encore déjeuné ! Quatre heures ! et pas un carreau de six sous depuis ce matin ! » En disant ces mots, il chancelait sur ses pauvres jambes de roseau. Son âme n'habitait plus qu'un spectre qui, comme un dernier soupir, cria encore d'une voix éteinte :

Oh ! vitrier !

J'allai à lui : « Mon brave homme, il ne faut pas mourir de faim. » Il s'était appuyé sur le mur comme un homme ivre. « Allons ! allons ! » continuai-je en lui prenant le bras. Et je l'entraînai au cabaret, comme si

j'en savais le chemin. Un petit enfant était au comptoir, qui cria de sa voix fraîche et gaie :

Oh ! vitrier !

Je trinquai avec lui. Mais ses dents claquèrent sur le verre et il s'évanouit ; — oui, madame, il s'évanouit ; — ce qui lui causa un dégât de trois francs dix sous, la moitié de son capital ! car je ne pus empêcher ses carreaux de casser. Le pauvre homme revint à lui en disant encore :

Oh ! vitrier !

Il nous raconta comment il était parti le matin de la rue des Anglais, — une rue où il n'y a pas quatre feux en hiver, — comment il avait laissé là-bas une femme et sept enfants qui avaient déjà donné une année de misère à la République, sans compter toutes celles données à la royauté. Depuis le matin, il avait crié plus de mille fois :

Oh ! vitrier !

Quoi ! pas un enfant tapageur n'avait brisé une vitre de trente-cinq sous ; pas un amoureux, en s'envolant la nuit par les toits, n'avait cassé un carreau de six sous ! Pas une servante, pas une bourgeoise, pas une fillette n'avaient répondu, comme un écho plaintif :

Oh ! vitrier !

Je lui rendis son verre. — Ce n'est pas cela, dit-il, je ne meurs pas de faim à moi tout seul : je meurs de faim, parce que la femme et toute la nichée sont sans pain, — des pauvres galopins qui ne m'en veulent pas, parce qu'ils savent bien que je ferais le tour du monde pour un carreau de quinze sous.

Oh ! vitrier !

Et la femme, poursuivit-il en vidant son verre, un marmot sur les genoux et une marmaille au sein ! Pauvre chère gamelle où tout le régiment a passé ! Et avec cela, coudre des jaquettes aux uns, laver le nez aux autres ; heureusement que la cuisine ne lui prend pas de temps.

Oh ! vitrier !

J'étais silencieux devant cette suprême misère : je n'osais plus rien offrir à ce pauvre homme, quand le cabaretier lui dit : « Pourquoi donc ne vous recommandez-vous pas à quelque bureau de charité ? — Allons donc, s'écria brusquement le vitrier, est-ce que je suis plus pauvre que les autres ! Toute la vermine de la place Maubert est logée à la même enseigne. Si nous voulions vivre ci pleine gueule, comme on dit, nous mangerions le reste de Paris en quatre repas. »

Oh ! vitrier !

Il retourna à sa femme et à ses enfants un peu moins triste que le matin,
— non point parce qu'il avait rencontré la charité, mais parce que la fraternité avait trinqué avec lui. Et moi, je m'en revins avec cette musique douloureuse qui me déchire le cœur :

Oh ! vitrier !

L'AME DE LA MAISON.

N'avez-vous pas vu, drapée en chlamyde,
Une jeune femme aux cheveux ondés,
Qui prend dans le ciel son regard humide,
Car elle a les yeux d'azur inondés ?

Son front souriant qu'un rêve traverse
N'est pas couronné ; mais elle a vingt ans !
Et sur ce beau front la jeunesse verse,
Verse à pleines mains les fleurs du printemps.

Cette femme est belle entre les plus belles ;
Les plus clairs regards l'ont tous vue ainsi ;
Ne dirait-on pas un rêve d'Apelles
Que réalisa Corrège ou Vinci ?

Un jour de soleil, Dieu, le seul grand maître
La prit dans son cœur, son cœur radieux !
En son Paradis il la voulait mettre ;
Mais la curieuse a quitté les cieux.

Soudain la peinture et la statuaire
Ont saisi l'attrait de cette beauté,
Et dans sa maison, un vrai sanctuaire,
Son charmant portrait est peint et sculpté.

Mais tous ces portraits que le talent signe
Rappellent-ils bien le charme infini
De ce pur profil, de ce cou de cygne,
Désespoir de l'art ; — l'art du ciel banni !

Savez-vous pour qui fleurit cette rose,
Cette lèvre où passe un son si charmant,
Et pour qui son cœur, en parlant en prose,
Est toujours poète ? A-t-elle un amant ?

Je l'ai vue hier, la valse insensée
Dans ses tourbillons l'entraînait sans lui ;
Mais triste elle était toute à sa pensée ;
Pour lui dans sa chambre elle est aujourd'hui.

Il est sur son cœur qui commence à battre ;
Il lui parle en maître et porte la main
De ses cheveux noirs à son sein d'albâtre ;
Va-t-il rester là jusques à demain ?

Dans la solitude et sous la ramée,
La biche aux doux yeux joue avec le faon :
Elle joue ainsi, cette belle aimée,
Et n'en rougit pas, — car c'est son enfant.

MOLIÈRE.

Racine est presque un Grec, Corneille est un Romain ;
Molière, tout Français, a marqué son chemin
Sur le vieux sol hanté par cette muse franche
Qui marchait nez au vent et le poing sur la hanche,
Œil vif, gorge orgueilleuse et bonnet de travers,
Raillant les faux atours autant que les beaux airs ;
Belle fille, portant sa dent inassouvie
Sur les travers du monde et les fruits de la vie ;
En faisant éclater, du soir jusqu'au matin,
Sa gaieté pétillante et son rire argenté,
Comme on voit la grenade, aux fonds d'or des campagnes
Ouvrir sa lèvre rouge au soleil des Espagnes.

Le roi Louis quatorze a traversé le Rhin,
Mais que nous reste-t-il de ce bruit souverain ?
Il nous reste Molière et sa verte ironie :
La conquête, c'est l'art ; le roi, c'est le génie.

Hélas ! s'il revenait, le grand roi, dans ce temps
Où Dieu seul daigne encor nous parler des printemps,
Irait-il à Versailles ou bien aux Tuileries,
Noble palais où seul l'art a ses galeries ?

Il ne retrouverait, en sortant du tombeau,
Que ta maison, Molière, un Versailles plus beau !
Arche sainte, qui vogue et porte d'âge en âge
Le rire des aïeux, le meilleur héritage.

Panthéon tout vivant, glorieuse maison,
Où le pampre fleurit aux mains de la raison ;
Où comme un beau fruit mûr sur l'espalier qui ploie,
On voit s'épanouir et rayonner la joie ;
Où la gaieté gauloise, âme de la chanson,
Court comme un soleil d'or sur la blonde moisson ;
Où l'on entend sonner tes grelots, ô Folie !
Toi qu'adorait Erasme en sa mélancolie.

Molière ! qui dira les larmes de son cœur,
Quand son esprit jetait un cri grave et moqueur ;
Quand le rire charmant, familier à Montaigne,
A tous ceux dont l'esprit est gai, dont le cœur saigne,
Passait sur sa figure inquiète, ou Mignard
Trouvait la passion, la poésie et l'art ?

Pour lui la vérité, dans sa verve brûlante,
Sortait du fond du puits encore ruisselante,
Et dans sa coupe d'or ou dans son broc divin,
Miracle de son art, l'eau se changeait en vin.
Dans son puissant amour, quand il l'avait saisie
A plein corps, il disait : Je tiens ma poésie !
Muse au masque rieur, puissante Vérité,
D'un manteau de cheveux couvrant sa nudité.

Elle vivra toujours, cette muse hardie,
Montrant sa jambe alerte en plein marbre arrondie,
Et son rire gaulois armé de blanches dents
Et ses beaux yeux taillés dans les prismes ardents.

Comme on voit en avril les vives giroflées,
Égayant votre front, ruines désolées !

Molière, c'est le rire éclatant et profond
Qui survivra toujours choses qui s'en vont.

JE SENS FUIR LE RIVAGE.

*Je sens fuir le rivage, adieu la Poésie !
Elle reste au pays de l'éternel printemps.
Idéal, Idéal, que j'ai cherché longtemps,
J'ai surpris ton énigme au cœur du sphinx d'Asie.*

*Tu te nommes Jeunesse et verses l'ambroisie
Avec l'urne des Dieux aux âmes de vingt ans.
Idéal, Idéal, vierge aux cheveux flottants,
Je te vois, mais je pars et ne t'ai pas saisie !*

*Cependant, le vaisseau m'entraîne en pleine mer,
Et, comme l'exilé, dans sa douleur sauvage,
Je dis aux matelots : Retournons au rivage !*

*Car j'ai mis au tombeau, là, dans le sable amer,
Mon amour le plus cher, ma maîtresse adorée.
La Jeunesse divine : Adieu, Muse éplorée !*

1 L'Enfer n'avait pas moins de cent vingt strophes, mais une main mystérieuse est survenue qui a jeté l'Enfer au feu.

2 Je ne sais pas si ce drame doit être lu ou joué — ni l'un ni l'autre. Je l'ai écrit, non pas seulement en lisant les odes de Sapho, mais surtout en déchiffrant les passions de la Grèce antique dans les peintures d'Herculanum et de Pompéïa, dans les bas-reliefs et les statues.

Les historiens n'ont pas voulu que Sapho fût belle ; pourtant les marbres et les camées la représentent, non pas dans la beauté souveraine de la Vénus de Milo, mais belle par la grâce, le charme et l'esprit. C'est la muse inspirée qui chantait les battements de son cœur ; c'est l'amante passionnée qui vibrait à toutes les poésies.

Dans ce drame, Sapho, Erinne et Phaon sont les symboles éternels de l'amour : l'aspiration vers l'infini et l'épanouissement terrestre, les yeux qui pleurent et les lèvres qui rient, la femme qui pâlit sous l'inquiétude et la femme qui rayonne dans les joies du cœur, l'homme qui cherche dans celle-ci ce qui manque à celle-là — quand vient la Fatalité qui dit son dernier mot.

3 Les fleurs de la Science, — les fleurs de l'amour, — les fleurs de la mort.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Poésies complètes, de Arsène Houssaye : le Cantique des cantiques ; les Sentiers perdus ; la Poésie dans les bois ; Poèmes antiques. Nouvelle édition diminuée et augmentée

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6133548r>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages

déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr